



JOURNAL HUMORISTIQUE

ABONNEMENT — UN AN, 50 Centimes

H. BERTHELOT, Redacteur

A. P. PIGEON, ADMINISTRATEUR
No 1786 Rue Ste-Catherine

Le Conte de Monto-Christin

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE X

OÙ LE TROU ET LA CRÊPUE SE CRÊPENT
LE TOUPET

Cunégonde, menacée par le revolver, tomba en défaillance.

Sa syncope ne dura pas longtemps, tout au plus cinq ou six minutes.

En revenant à elle elle poussa quelques cris d'hystériques en se retrouvant en présence de son lâche ravisseur.

Batémi souffla quelques mots à l'oreille du Trou.

—Non, répondit celui-ci, j'ai résolu de me venger de ses mépris. Elle ne retrouvera sa liberté que lorsqu'elle portera le nom de Dépatie.

Il s'assit ensuite en face de sa victime et renouvela ses passes magnétiques.

La jeune fille ne tarda pas à éprouver les effets du fluide mystérieux. Un nuage passa devant ses yeux. Elle n'était plus elle-même. Elle se sentait dominée par le Trou.

Elle se leva de son siège, se croisa fièrement les bras sur sa poitrine.

—Parlez, monsieur, dit-elle, et vous serez obéi.

—Mademoiselle, vous coucherez ce soir dans un hôtel de la rive gauche, où vous serez l'objet de toutes les attentions possibles de la part de la maîtresse de l'établissement. Demain matin, vous prendrez avec moi le train d'Orléans, et vous passerez quelques jours à la campagne, chez d'honnêtes paysans. Vous resterez en villégiature chez eux jusqu'à ce que je revienne vous chercher pour vous conduire à la mairie de mon arrondissement et ensuite à l'église. Vous m'avez compris. Obéirez-vous ?

—Vos volontés sont les miennes, répondit la jeune fille hypnotisée.

Celle-ci, sur l'invitation du Trou, sortit de l'atelier et monta dans le coupé qui l'attendait à la porte du jardin. Le cocher reçut l'ordre de diriger sa course vers Ménéilmontant.



MÉNÉILMONTANT

Le Trou conduisait Cunégonde au Cocher Fiddle.

Il était minuit lorsque les deux Canadiens arrivèrent à leur destination.

Cunégonde, en entrant dans l'établissement du Trou, qui était un vrai trou, éclairé par la lumière douteuse de deux sales quinquets au pétrole.

Le Trou invita la jeune fille à s'asseoir devant une table, et prenant un



A L'HOPITAL DE MANITOBA

LE DOCTEUR BOWELL. — Comment, malheureux ! Vous ne prenez pas le remède que je vous ai envoyé ?

GREENWAY (le patient). — Votre remède. Vous saviez bien que je ne le prendrais pas. C'est un remède français. Ça ne fera jamais avec ma constitution. Votre remède ! Voici ce que j'en fais.

siège vis-à-vis d'elle, il cria à sa ménagère :

—Louise, arrive ici. Sers-nous à boire. Moi, je prendrai un marc du Calvados, et mademoiselle boira, je crois, un tout petit verre de fine au cassis.

Louise la Crêpue n'était pas en bonne humeur cette nuit-là. En voyant arriver le patron de la maison en compagnie d'une jeune demoiselle habillée dans le dernier goût bourgeois, elle fronça les sourcils et éprouva une violente crispation de nerfs. Sa colère concentrée lui fit monter un paquet de sang à la figure.

Eller voulut parler, mais une constriction de sa gorge lui coupa la parole.

Sans le savoir, Louise la Crêpue aimait son patron.

Le serpent de la jalousie venait de la mordre au cœur et y distiller son plus noir poison.

Elle resta debout devant la table, lançant sur le Trou des regards chargés d'éclairs sinistres.

Statue de Némésis, sculptée par la main du Silence.

—M'as-tu entendu ? Est-ce que je ne puis plus me faire servir ici ? s'exclama le propriétaire du Cocher Fiddle, en laissant tomber lourdement son poing fermé sur le zinc crasseux de la table.

—J'attends vos ordres, monsieur, répondit Louise, d'une voix étouffée par une émotion mal contenue. Je voudrais savoir au juste ce que boira mademoiselle votre compagne.

—Tu as parfaitement entendu ce que je commandais. Allons, puisqu'il faut répéter la messe deux fois pour les sourdes. C'est un marc du Calvados

et une fine avec du cassis. Fais diligence. J'ai une sablière dans l'estomac.

Louise la Crêpue lança de nouveau un regard farouche sur le patron et alla exécuter la commande.

Quelques instants après les deux consommations étaient déposées sur la table.

Le Trou avala son verre d'un seul trait.

Cunégonde ne fit que tremper ses lèvres dans l'affreux mélange qui lui était servi. Elle avait trouvé que la liqueur avait une odeur empyreumatique et que son action sur les lèvres était corrosive.

Le Trou, avant de parler à Cunégonde, lampa un deuxième verre de marc (le whiskey blanc en esprit des Parisiens). Après s'être essuyé sa bouche sur la manche de sa chemise, il s'adressa à sa ménagère.

—Ecoute, Louise, tu vas donner pour cette nuit à mademoiselle la meilleure chambre de la maison. Tu en auras soin comme si c'était ton propre enfant. Elle restera ici jusqu'à demain matin. Je partirai dans quelques minutes et je serai absent pendant le reste de la nuit. J'ai des affaires de l'autre côté des ponts.

—Ecoutez, le Trou, dit la Crêpue avec un tremblement significatif dans la voix, je trouve que vous allez un peu loin.

—Pas d'observations, nom d'un tonnerre !

—J'ai mon mot à dire ici. Je ne vous permettrai jamais de loger ici vos maîtresses. Entendez-vous, sale Trou que vous êtes ?

—Retirez-vous à l'instant, infâme mégère, espèce de traîneuse que j'ai ramassée dans la boue.

—Ah ! des insultes, à présent. Nous allons voir ça salle andouille.

En disant ces paroles, Louise avait exécuté une vive volte-face et s'était approchée du comptoir en zinc.

Le Trou dévina l'intention de sa hargneuse ménagère.

Il se leva d'un bond de sa chaise et s'avança vers Louise le poing levé, les yeux injectés de sang.

Louise ne lui donna pas le temps d'abaisser sa main. Elle saisit sur le



LE COMPTOIR

comptoir un verre plein d'absinthe et lui lança le contenu à la figure.

Le Trou, les yeux brûlés par le feu de l'alcool, poussa un rugissement de douleur. Il desserra les poings et proférant des torieux et des baptêmes à triple détente, il s'élança vers son assaillant.

Celle-ci n'eut pas le temps d'échapper à son étreinte.

Pour se défendre, elle le saisit par les cheveux de sa main droite et se mit à lui herser la figure avec les ongles de sa main gauche.

Elle était forte, la Dijonnaise.

Lorsqu'elle se fâchait, elle pouvait tenir tête à deux hommes.

Les yeux du Trou, corrodés par l'alcool, étaient toujours fermés. Il frappait en aveugle.

L'affreux couple s'enlaga dans une étreinte cruelle et roula sur le plancher, renversant les tables et les chaises.

Ils s'arrachaient des poignées de cheveux et se labouraient les chairs avec leurs ongles.

Le sang coulait à flots.

Dans sa rage, la Crêpue avait mordu le nez de son patron et lui avait presque arraché une oreille.

Pendant cette scène inénarrable, la pauvre Cunégonde, terrifiée, se leva et se sauva dans la rue.

Un attroupement s'était déjà formé devant le Cocher Fiddle.



ARRIVÉE DU GARDIEN DE LA PAIX

Un gardien de la paix arriva pour séparer les combattants.

Cunégonde, plus morte que vive, eut encore assez de force pour appeler un cocher.

Elle monta dans une de ces victorias à la couleur défraîchie qui font le service de nuit et commanda à l'automédon de la conduire à son hôtel de la rue de Beauce. (A suivre.)